

Abonnement, payable antici-
pativement:
 UN AN, fr. 4,00
 SIX MOIS, fr. 2,00
 TROIS MOIS, fr. 1,00

L'AMI DU PEUPLE,

Journal Socialiste-Révolutionnaire,

ORGANE DE LA FÉDÉRATION DU BASSIN DE LIÈGE,

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Pour l'étranger, le port en sus.

On ne reçoit que les lettres et paquets affranchis.

Rédaction et Administration:

Rue de la Madeleine, 3, Liège.

VIVRE EN TRAVAILLANT OU MOURIR EN COMBATTANT.

TOUT PAR LE TRAVAIL ET BIEN SANS LE TRAVAIL.

DÉPÔTS:

A Liège, Désiré, libraire, Passage-Lemonnier; Lemaitre, rue des Franchimontois; Huissemen, rue de la Madeleine, 5; Bruxelles, Laurent Verrycken, boulevard extérieur du Midi, 34; Ad. Mazet, rue Vanhoogueden, 2; Kockelberg; Luyckx, chaussée de Ninove, 41; Lucas, rue Notre-Dame-aux-Neiges, 34; Conflant, rue Treurenberg, 18; Karl, rue des Eperonniers, 40; Veuve Chassé, aubette, place Saint-Jean; Anvers, au journal Le WERKER, rue de Mer, 6; Gand, Van der Hulst, rue Saint-Sauveur, 236; Verviers, Levent, rue de la Halle, 8; G. Bors, rue Gérard-Champs, 66; Bragard, rue Saint-Antoine; Dison, G. Lieutenant, rue du Marché; Enival, Lambert Guillaume, chez Malinpré, rue du Pouchon; J. Lemoine, chez Baltus, rue de la Maison commune; Haine-St-Pierre, Ch. Bevol, menuisier; Gilles Jules, Haine-St-Paul, Mally Floriant, Mariemont, Nicolas Allard, rue de la Loi (La Hestre).

Les abonnés qui veulent s'éviter des frais de recouvrement sont priés de nous faire parvenir le montant de leurs abonnements en timbres-poste, nos quittances allant être mises à la poste.

Nos abonnés de l'étranger sont aussi invités à nous faire parvenir le montant de leurs abonnements en mandats, s'ils ne veulent pas subir d'interruption dans l'envoi du journal.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est augmenté des frais de poste.

La comédie des autorités liégeoises et le but des organisateurs des pèlerinages.

Le public liégeois et toute la Belgique, par la voie de la presse ont assisté à ce grand tournoi des organes cléricaux et libéraux; nous sommes bien obligé, lorsque nous voyons la comédie des uns, ainsi que l'unique audace des autres, de les dévoiler, quoiqu'il nous répugne de nous occuper de la boutique cléricale ou libérale.

Nous avons eu, à Liège, ce que les ultramontains appellent leur procession jubilaire; dans ces processions, on y a chanté des cantiques maudissant nos libertés et appelant les foudres du Ciel sur les ennemis de Dieu ou de M. le pape. Bref, les pèlerineux ont répété leurs vieilles chansons, qu'ils ont chantées depuis des siècles et si là se bornait le but de ces chanteurs, il ne vaudrait pas la peine qu'on s'occupât d'eux, sachant parfaitement que leurs grimaces finiraient par tomber dans le ridicule et ce, sans craindre l'intervention ni de leur Dieu, ni de leur diable, à qui le progrès a donné congé depuis longtemps.

Mais ce que le libéralisme sait aussi bien que nous, c'est que, depuis des siècles, derrière ces manifestations se trouve un objectif, la domination politique, et pour cette domination, dont la bourgeoisie veut avoir le monopole, il y a lutte pour s'en emparer, lutte qui attache les esprits en les détournant de la question sociale. Nous ne pouvons croire que cette bourgeoisie libérale soit d'une ignorance aussi crasse de l'histoire, pour ne pas voir le but politique dans toutes les manifestations de la prêtraille; aurait-elle oublié les poignards cachés dans les cierges des gendarmes de M. Notger (gendarmes déguisés en prêtres) et, de nos jours, ne faut-il pas fermer complètement les yeux pour ne pas reconnaître la même tendance des noirs?

Nous allons mettre sous les yeux du public cette tendance ultramontaine qui se manifeste clairement dans leurs

organes, et voici ce que nous lisons dans le journal *La Croix*, du 18 septembre 1874:

Il y a quatre ans que cette pierre, plus lourde que la pierre du tombeau divin, s'est roulée là; — et les chrétiens, plus lâches que les disciples non confirmés, abritant l'amour de leur propre repos derrière des oracles irréalisés, se sont croisés les bras, — beaucoup, il est vrai, égrenant leur chapelet, — les meilleurs, ajoutant à la prière quelques miettes de leur superflu, — mais tous, attendant qu'un Ange descende du ciel pour enlever la pierre, comme si Dieu devait, pour insuffisance de mérites, renouveler une seconde fois le miracle de la Résurrection!

Loin de nous de méconnaître ou de mépriser la puissance et l'utilité de la prière, sa nécessité à l'heure présente! Nous savons qu'Amalec triomphait lorsque les bras de Moïse fléchissaient sur la montagne; mais nous savons aussi que la prière seule ne suffit pas; qu'au pied du Sinai, il y avait Josué combattant dans la plaine; — et nous n'avons pas oublié ces paroles de pressant reproche que Pie IX adressait au monde le 8 décembre 1873: «Je vois qu'en plusieurs lieux et en grand nombre de royaumes, on met sa confiance seulement dans la prière, et l'on attend d'elle seule la fin des maux. On se demande partout avec un sentiment d'inquiétude: Quand verrons-nous finir les jours de la tribulation?... Quand? Je vais vous le dire: lorsqu'aux démonstrations de piété qui se font dans les églises, répondront les œuvres accomplies au dehors.»

Est-il clair que ces prières ne sont que des moyens de pouvoir marcher en dehors pour délivrer ce croufieu vieillard qu'on charge de chaînes d'or. Attiser le feu de la révolte, organiser leurs milices, leur donner l'exemple de Pierre Lermite, de saint Louis, poussés à la guerre contre les principes et les progrès de la Révolution, n'est-ce pas là leur grand but. Allons donc qu'on lise ce qui suit:

«Quis me debitor tui?» — A vous de répondre, ô Zouaves pontificaux, en marchant sur les traces glorieuses de Saint Louis! Vous avez répondu déjà à une véritable vocation, en allant vous ranger une première fois sous la bannière jaune et blanche; mais votre mission n'est pas finie. Elle n'est pas finie, puisque Pie IX, votre Roi, est toujours captif et persécuté; elle n'est pas finie, car l'immortel Pontife disait naguère à l'un de vos aumôniers: «Un jour viendra, où ces braves jeunes gens pourront déployer fièrement leur beau drapeau, et se ranger, les armes de la justice à la main, autour de la Chaire sacrée de Pierre, pour la garantir des assauts de l'enfer et de ses adeptes.»

Peut-on donc exposer plus clairement son but. Ce n'est pas nous, révolutionnaires, qui nous plaindrons de cette

franchise, ce n'est pas nous qui repousserons les moyens violents dont on s'est servi contre les travailleurs depuis toujours; non, nous ne repudions pas les armes de délivrance et de vengeance, mais l'attitude de la bourgeoisie est toute autre envers nous, qu'envers les révolutionnaires de l'éteignoir; à nous, M. Piercot interdit un simple concert socialiste, tandis qu'il a permis trois processions jubilaires dont les cantiques n'étaient autre chose que de vrais refrains inspirés des idées ci-dessus, et, grâce à l'opinion publique qui s'est révoltée contre de telles manifestations, nous aurions, pendant de longs mois encore, la promenade des vieilles loques suivies d'une foule fanatique ou à la solde du clergé.

Nous avons eu jeudi, jour où il a pris fantaisie à Monsieur Jésus-Christ de monter au ciel en parachute, nous avons vu, dis-je, l'ardeur de la bienveillante police de Liège à arracher des sifflets et entraîner comme des voleurs les contre-manifestants. Les journaux policiers eux-mêmes n'ont pas osé faire autrement que de blâmer l'ignoble conduite de nos argousins, sans qui, nous devons le dire à l'honneur de la population liégeoise, les loques de saint Nicolas auraient certainement pris un petit bain dans la Meuse.

Nous ne redoutons donc pas les anathèmes du clergé depuis que nous avons vu ces milliers de citoyens liégeois recevoir leur provocation par des ouragans de huées ou de sifflets et tout disposés à les recevoir autrement encore si le chef de notre police n'eût dû, sous la pression publique, interdire ces manifestations qu'il a dû reconnaître enfin avoir fait une bêtise d'autoriser et de faire protéger par des gendarmes même.

Peut-être nous jettera-t-on à la face ce grand principe de *liberté des cultes*. Mais ceux-là qui nous feraient ce reproche d'intolérance, toléreraient-ils, eux, que nous descendions dans les rues en chantant *La Marseillaise* ou *La Carmagnole*. Hélas! nous savons de quelle manière police, gendarmes, garde civique et soldats nous recevraient.

Mais, nous dira-t-on, nous sommes un parti politique; eux, sont une secte religieuse. Oui, Messieurs, les bourgeois, c'est une secte religieuse que ce catholicisme qui, depuis l'empereur Constantin jusqu'à la grande révolution de 89, a occupé les fonctions publiques, a commandé aux nobles et aux rois les massacres des Albigeois et des Comunes du moyen-âge; oui, c'est sous les coups des rois, prêtres et nobles

qu'ont succombé dans le sang les droits de l'homme. Oui, c'est le souvenir des massacres de ces scélérats qui nous font tenir un tout autre langage que la presse bourgeoise que nous détestons autant qu'eux.

Or, si nous approuvons la libre manifestation du peuple contre les pèlerinages, c'est autant parce que nous savons que le jour approche toujours davantage où nous devons essayer nos forces révolutionnaires contre la réaction, autant libérale que cléricale, que par haine contre les bourreaux de nos droits. Nous ne sommes pas seuls, du reste, à prévoir que le moment du combat approche; il nous tombe sous la main un journal non moins béni du Pape que *la Croix*, c'est le *Nouvelliste*, de Verviers, n° du 3 mai, dans lequel nous trouvons le compte-rendu de l'Assemblée de la Fédération des Cercles catholiques, tenue à Wavre le 1^{er} et le 2^e mai courant. Nous extrayons de ce compte-rendu, entre autres résolutions religieuses, celle de l'organisation du *denier de la lutte*, dans un but saint et pieux sans doute:

Les auteurs de cette dernière proposition ont ainsi défini leur but et leur plan:

Pour cela, il importe de créer à notre cause des ressources permanentes qui puissent répondre à tous les besoins au fur et à mesure qu'ils se révèlent. De la sorte, on sera toujours prêt au moment du combat.

Et plus loin, nous voyons clairement les genres de combat, les voici:

Le mode de souscription que nous proposons, est employé tous les jours pour les œuvres religieuses; il a été employé plus d'une fois pour la lutte politique en Angleterre et en Irlande. Pourquoi ne réussirait-il pas chez nous quand il s'agit de la défense de nos plus chers intérêts? Il est très-méritoire, sans doute, de donner pour entretenir ou augmenter les pompes de notre culte; mais pouvons-nous oublier que, si les ennemis du Christ l'emportaient, toutes les œuvres religieuses seraient balayées et que tous les sacrifices faits dans ce but seraient perdus? Ne faut-il pas, avant tout, assurer contre l'ennemi la conservation de nos libertés et de nos fondations catholiques? Donnons donc pour la lutte: nous avons le droit de le dire, *c'est donner pour Dieu, et l'œuvre que nous vous présentons est presque une œuvre religieuse*. Nous n'insisterons pas davantage: nous comptons, nous devons compter sur l'intelligence et le dévouement de ceux à qui nous nous adressons.

Allons donc, vieilles bigotes et bigots, armez-vous de ce poignard libérateur, c'est supérieur au chapelet; c'est pour le Dieu tout-puissant qu'il faut combattre, ce sont vos saints Pères qui

vous l'ordonnent, vos curés qui vous le prêchent, vos écrivains qui vous l'écrivent en trempant leurs plumes dans le sang humain.

Allons donc, presse hypocrite du faux libéralisme, désapprouver et pleurnicher sur les quelques violences provoquées, du reste, par les pèlerins ou notre honnête police, protester donc de votre attachement à la liberté des cultes, alors même que, sous les masques religieux, se cache la plus infernale conspiration contre nos libertés publiques, libertés dont nous connaissons la valeur, allez donc vous mettre à genoux au pied de Monseigneur avec qui vous serez unis le jour où le prolétariat aura l'énergie de revendiquer ses droits.

Dans ces querelles libérales et cléricales que le peuple se souviendra qu'on ne se servira de lui que pour asséoir la domination de l'un ou de l'autre parti, parti qui lui a fusillé ses défenseurs chaque fois qu'ils réclamaient leur part du gâteau; qu'il se souviendra autant des massacres de juin et de mai que de la St-Barthélemy; qu'il se souviendra que les châteaux bourgeois lui coûtent autant de sueurs, que tous ces temples chargés d'or, il saura ce qu'il en doit faire le jour de la Révolution sociale.

Le poème du propriétaire.

L'aube a paru, la ville s'éveille, la rue s'anime, chacun répond au pressant appel du travail journalier. Le maraîcher guide vers nos marchés son pacifique attelage, la laitière excite ses chiens hâletants de la voix et du geste, stimulant leur ardeur par des encouragements proférés en style rural et aiguillonné, à grands coups de sabots, leurs flancs poudreux. Le robuste ouvrier se hâte vers l'atelier, l'outil sur l'épaule, du pain noir dans son sac. L'employé, distrait et soucieux, court river son cou au carcan administratif. Déjà l'avocat prépare ses paperasses, le chirurgien, sa trousse, le peintre, ses pinceaux. L'épicier, enlève les volets de sa devanture et s'installe, serein et calme, derrière son comptoir, attendant l'hommage de la pratique.

BLANQUI.

« Les accusés de la première fournée, condamnés à mort ou aux travaux forcés, étaient innocents. Les témoins les ont reconnus, uniquement parce qu'on ne pouvait leur représenter les véritables acteurs, restés libres. Les seuls, deux ou trois peut-être, que la police ait pu saisir, ont été dénoncés, par suite d'indiscrétions.

« Eudes et Brideau ne sont tombés aux mains de l'autorité bonapartiste que par l'effet du hasard. Un mouchard amateur, du nom de Lelou, ayant entré le revolver d'Eudes sous son paletot, suivit les 2 amis et les fit arrêter par les sergents de ville.

« La police avait jeté dans les prisons quatre-vingts malheureux qui attendaient les sentences iniques des conseils de guerre. Les témoins reconnaissaient invariablement tous les accusés qu'on amenait devant eux. On ne peut savoir jusqu'où seraient allées ces fureurs sanguinaires contre des innocents, si la Révolution du 4 septembre n'y avait coupé court.

« La noble attitude d'Eudes et de Brideau avait ramené l'opinion, égarée d'abord par l'unanimité des calomnies. Mais si la fable prussienne s'était évanouie, la rage bona-

C'est la renaissance du bruit, de la vie, du mouvement dans la cité. O saint murmure du travail, auguste bourdonnement de la ruche, activité féconde, salut!

II

Bon campagnard, tu n'es point Tircis ni Mélibée, tu n'as pas la veste de soie ni les rubans roses de la pastorale. Ta voix est dure comme ton langage, comme tes mains, comme le sol que tu écorches, mais sous ta blouse, tel que tu es, avec ta grosse figure hâlée, tes cheveux en brosse, ta barbe dure, tu respirez la grande et forte poésie du mariage de la terre et de l'homme sous le symbole de la charrue. Dis-moi, solide amant de la nature, non pas dans ses beautés vaporeuses, mais dans ses réalités substantielles, dis-moi ce que tu rapportera en gros sous, en pièces blanches ton voyage d'aujourd'hui? O choux-fleurs; o artichauts; o noble pomme de terre, nourriture plébéienne; o petits pois savoureux, frais haricots, salades frisées, combien de bien-être allez vous apporter à l'heureux villageois dont les soins vous ont donné le jour? L'épargne qui dort au fond d'un vieux bas va s'augmenter d'un joli denier. Tu achèteras, o rural, une robe à ta grosse femme, une culotte neuve à ton aîné; bientôt tu pourras ajouter à ta culture cette bonne, grasse et belle pièce de terre que tu guignes depuis si longtemps, et tu donneras l'éducation à ton fils, qui ne sera pas un lourd et stupide paysan comme toi, comme tu le reconnais dans ton expansif et honnête rusticité!

III

Toi, rude compagnon de la truie, du marteau, de la scie ou de la pioche, courageux et infatigable soldat du travail, dont chaque jou est une victoire et chaque lendemain un nouveau combat, enfin pourras-tu, grâce au petit trésor laborieusement réuni, sou par sou, liard par liard, t'affranchir de la glèbe du prolétariat, acheter quelques outils, travailler pour toi-même, suer et ahaner pour toi-même, être un homme et plus un esclave, empêcher la bonne femme d'aller servir, faire de durs ouvrages, envoyer le gamin à l'école et plus à l'atelier, où il se gâte, où il s'épuise, toi-même, acheter quelques livres, l'instruire, voir le fin mot de ce qu'on te prêche, à toi, pauvre ignorant, sans que tu y voies goutte? Ton salaire, au moins, est à toi, et

partiste n'avait pas désarmé. Les arrêts de mort se suivaient sans relâche, à la grande joie de la Cour de cassation, qui les confirmait dès le lendemain. A peine attendait-elle l'expiration des délais légaux.

17 septembre 1870.

« Des enrichis, qui par reminiscence peut-être, croient les pauvres capables de tout, ont murmuré à des oreilles crédules: « L'auteur de cette échauffourée est sans fortune. La Prusse seule peut avoir payé les 300 revolvers et les 400 poignards des insurgés. »

« Non, Basile, ce n'est pas la Prusse, c'est le citoyen Granger qui a donné pour ces achats 18,000 francs, toute sa fortune, sans se réserver un centime.

« Le temps et les événements ont fait justice de ces turpitudes.

« On peut justement reprocher aux insurgés de la Villette un retard de huit jours. C'est le dimanche, 7 août, au lendemain du désastre de Reischaffen qui avait soulevé Paris, qu'il fallait se précipiter sur l'Empire.

« Le 14, il était trop tard ou trop tôt. La seule réponse possible, c'est que le chef de l'entreprise, surpris à Bruxelles par les nouvelles foudroyantes de l'Alsace et dépourvu de passeport, a dû franchir à pied la frontière dans la nuit du 11 au 12.

« Les principaux auteurs de l'atta-

comme le disent tant de philanthropes, fort honnêtes gens, et la grande enquête ouvrière de M. Jamar, in-octavo, c'est l'épargne seule qui t'affranchira.

IV

Employé pontuel, modèle, fraîchement rasé sous ta cravate blanche, cité au ministre comme une des plus actives chevilles ouvrières de l'Administration, encore un jour qui va te rapprocher de ce repos auquel tu aspirés. Le chef de bureau t'a recommandé pour l'avancement. Tu pourras augmenter le bien-être de ton étroite mais tranquille demeure, ajouter un plat à ton ordinaire, boire le dimanche un verre de bon vin regaillardissant et le lundi, bien reposé, aller plus allégre à la besogne. O gratte-papier résigné, scribe machinal, esclave des fatalités paperassières, ton sort va changer, pourquoi cette mine soucieuse et renfrognée.

V

Mais dans cet atelier où pénètrent les clartés du matin, devant une ébauche où palpète déjà la pensée de l'artiste, pourquoi reste-t-il immobile et préoccupé? pourquoi, si son pinceau distrait effleure la toile, y dessine-t-il, au milieu des nymphes et des faunes, le nez rubicond et le ventre majestueux de l'habitant du premier étage. Pourquoi cette hallucination bourgeoise en pleine vision mythologique? Comment l'inspiration des formes antiques s'attache-t-elle au gilet de velours, à la chaîne d'or d'un gros bourgeois! O mystère!

VI

Et toi-même, o épicier auguste, marquis de la cassonade, grand duc de la chandelle, margrave de la mélasse, baron de la chicorée, vicomte du vermicelle, prince de la canne à sucre, vidame de la cannelle, quel noir souci travaille ta grosse face niaise et boursofflée. La vie n'offre-t-elle pas pour toi, entre les douceurs de l'estaminet et les grandeurs de la garde-civique, d'assez riants horizons. Tes tranquilles ambitions ne sont-elles pas satisfaites? et n'est-ce rien que de régner en tyran sur tout un peuple de ménagères, de servantes et de portiers pour lequel ta parole fait loi, et qui attendent de toi, sur les événements du jour, le mot de la sagesse et de la vérité? Quelque concurrence jalouse a-t-elle distrait de son autorité une partie de ta clientèle, le cabaretier d'en face te dis-

que de la Villette sont Blanqui, Eudes, Granger, Caris, Pilhes, ex-représentant du peuple, Flotte, qui arrivait de Californie. Tridon était malade et n'a pu se trouver sur le terrain.

Pendant le siège de Paris, Blanqui publia un journal d'opposition, la *Patrie en danger*, dans lequel il fit une guerre acharnée au gouvernement de la défense nationale. Trochu fut surtout l'objet de ses attaques les plus violentes et l'on avouera que l'incapacité de ce général a pleinement justifié les accusations portées contre lui.

Mais l'esprit public était alors rebelle aux excitations de la presse ardente, la *Patrie en danger* dut cesser de paraître faute de lecteurs.

Est-il un fait qui milite d'une façon plus triomphante en faveur de la liberté de la presse.

Un écrivain politique d'un grand mérite et dont l'impartialité ne peut pas être soupçonnée, M. J.-J. Weiss, rédacteur de *Paris-Journal*, a tracé un tableau saisissant de cette phase de la vie de Blanqui.

Le lecteur nous saura gré de le reproduire :

« Je ne connais de Blanqui que ce que j'ai vu de lui, du 4 septembre au 8 décembre 1870, sur une estrade de club, que ce que j'ai lu de lui, pendant le même temps, sur un méchant morceau de papier

puterait-il les épaulettes de sous-lieutenant de ta compagnie, ou bien ton cœur de citoyen a-t-il à déplorer quelque nouvelle injustice du pouvoir insolent qui nous gouverne. Oh! rends à ta bonne face sa placidité habituelle ou donne-moi le secret des rides, des trous, des valées et des précipices que le souci y trace. Epicier, rassure-moi!

VII

Une fenêtre s'ouvre. Au balcon d'un premier étage apparaît, drapé à l'orientale, dans une robe de chambres à ramages éclatants et les pieds dans de moelleuses pantouffles, œuvre patiente de son Eudoxie, un gros homme, soigné, frais, rose, plantureux, dont le menton tressaille d'aise, dont le gros ventre s'agite de plaisir, dont la bouche fredonne joyeusement un air d'opéra comique. Il a la tournure d'un bourgeois bien nourri, rien de plus. Mais son attitude respire l'orgueil justifié et la foi dans de hautes destinées. Son œil jette des éclairs de commandement, et sa main chargée de bagues semble faite pour manier l'autorité ou pour lancer la foudre.

A cette agréable et souriante apparition, chose étrange, mystère inexplicable, tout s'assombrit, tout prend la teinte morose du chagrin et de l'inquiétude: le maraîcher pousse un long jurément et cingle d'un coup de fouet meurtrier le flanc inoffensif de sa pauvre jument, l'ouvrier grince des dents et serre convulsivement le manche de son outil, l'employé baisse la tête et rampe sous la fenêtre pour se soustraire à l'éclair magnétique du regard du gros homme, le peintre furieux jette sur ses nymphes et ses amours un inénarrable barbouillage, et l'épicier lui-même, dépouillant sa majesté olympienne, disperse à grands coups de pied une superbe rangée de pains de sucre étalés au milieu de sa boutique.

VIII

Quel est donc ce sombre enchanteur, auquel l'humanité semble asservie et dont le seul aspect, comme un ciel orange, engendre la tristesse, la colère et l'ennui? Il étend la main, il ouvre la bouche, le spectre en robe de chambre va parler, il parle, que dit-il?

O faibles mortels qui vous hâtez vers le labeur du jour, reconnaissez ma puissance et tremblez. C'est aujourd'hui le

jaunâtre qu'il faisait paraître à force de sacrifices, qui n'avait ni abonnés ni acheteurs, qui n'a pas pu vivre plus de trois mois, et dont je suis peut-être le seul, en dehors de son cercle intime, à me souvenir aujourd'hui. Je ne connais que le Blanqui du siège, celui précisément qui est aujourd'hui sur les bancs du conseil de guerre, le Blanqui du club des Halles et de la *Patrie en danger*. C'est de celui-là seul que je veux parler.

L'extérieur était distingué; la tenue irréprochable, la physionomie délicate, fine et calme; avec un éclair farouche et sinistre qui traversait quelquefois des yeux minces, petits, percants, et à leur état habituel, plutôt bienveillants que durs; la parole mesurée, familière et précise, la parole la moins déclamatoire que j'aie jamais entendue, avec celle de M. Thiers. Quant au fond du discours, presque tout y était juste. J'avais souvent pour voisin, au club des Halles, un jeune rédacteur du *Journal des Débats*, très-serviteur, comme j'ai l'honneur d'être moi-même, qui débutait alors, et qu'on remarquait beaucoup pour la sagesse et la maturité de son esprit. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu soupçonner, au moment où Blanqui faisait son exposé quotidien des événements du siège, des fautes du gouvernement, des nécessités de la situation: « Mais tout cela est

jour sacré du terme, du dieu terme, le seul que mon intelligence libérale accepte encore. Ce soir, les nombreux concierges, fidèles exécuteurs de mes ordres, présenteront dans vos demeures respectives, dans ta cabane, ô villageois; dans ta mansarde, ô ouvrier; dans ta maisonnette, ô bureaucrate; dans ta boutique, ô épicier, l'écrit redoutable par lequel s'affirme mon pouvoir et s'augmente ma richesse. Vous croyez travailler pour vous, ô insensés, pour la fortune, pour le repos, pour la gloire? Vous travaillez pour moi. Il n'est pas une heure, un moment de votre existence qui ne m'appartienne, le jour pour le produit, la nuit pour le souci, mon image s'assied à votre foyer, elle apparaît au lit conjugal et se glisse entre l'époux et l'épouse, dont elle interromp les embrassements. Partout s'étend ma jalouse puissance, et ne croyez pas secouer jamais ce sceptre toujours plus lourd, ne croyez pas dans votre fol orgueil vous élever un jour à moi. Moins audacieux fut le rêve de Satan qui tenta d'arracher la foudre et la puissance des mains de Dieu, non, mes exigences s'avamment mesurées, pèsent sur les progrès de votre fortune et les détruisent. Maréchal, si tu vendes tes choux-fleurs à haut prix; ouvrier, si ton salaire s'augmente; peintre, si tu vendes avantageusement tes croûtes; employé, si tes appointements s'arrondissent; épicier, si le commerce de la cannelle te fait prospérer, c'est mon patrimoine, ma bourse et mon ventre qui s'arrondiront, et non les vôtres, et c'est moi qui recueillerai les fruits grandissants de votre courage et de votre industrie. Vous, restez pauvres et maigre, tandis que je m'engraisse et que je m'enrichis. C'est la revanche des frelons sur les abeilles. Abeilles mes amis, vous ne me chasserez pas de la ruche, vous ne me perceriez pas de vos aiguillons. Rois, juges, soldats, prêtres et gendarmes sont soumis à ma loi; ils sont le bras de ma divinité, et ce soir, si je le veux, et pour qui ne le voudrais-je pas, tu seras, ouvrier, un vagabond, sujet de la police correctionnelle; toi, épicier, un failli; toi, employé, un homme compromettant pour l'administration, à congédier au premier jour; toi, peintre, je vendrai tes toiles à des charcutiers pour leur servir d'enseignes, et je rirai de vos impuissantes malédictions! Je suis le roi du

vrai! Mais c'est qu'il a raison! Mais quel dommage que ce soit Blanqui! Je le pensais comme lui, je le disais comme lui; mais je n'en soupirais pas. La vérité est bonne, de quelque côté qu'elle vienne.

Et le lendemain, je lisais le journal! Ah! ce n'était plus la parole froide et correcte de la veille, cela brûlait et ravissait! Quelle puissance! Quelle sincère et déchirante tendresse pour la patrie en péril! Quel retentissement de ses blessures! Quelles saignantes douleurs! Quelles colères, quelles rages magnifiques contre les capacités souveraines et les abominables vanités qui perdaient Paris en s'admirant! Ecrire ainsi à soixante-sept ans sonnés, après quinze ou vingt ans de captivité, quand l'imagination est tarie, quand les sens sont atteints, le corps épuisé, l'esprit fatigué, comment le peut-on, à moins d'écrire avec sa chair et son sang, et comme en s'ouvrant les entrailles?

Lors de l'échauffourée du 31 octobre, le nom de Blanqui devait naturellement figurer parmi les membres du gouvernement insurrectionnel.

Poursuivi par le gouvernement de la défense nationale pour la part qu'on l'accusait d'avoir prise à ce moment, il parvint à dérouter toutes les recherches et fut condamné à mort par contumace.

Nous trouvons, dans la République fran-

monde, l'arbitre des destinées, l'imperceptible consommateur du produit des autres, l'orgueil de la fainéantise, la gloire de la stérilité, l'implacable vampire qui boit le sang du travail et s'abreuve de la substance d'autrui. Je suis Roi, je suis Dieu, je suis le Propriétaire!

Cours de logique.

Les scandaleuses provocations du cléricalisme liégeois, — si paternellement protégées par M. Piercot — inspirent à Rochefort les réflexions suivantes, dont le bon sens n'est point la seule qualité :

La Sainte Vierge, on ne le sait que trop, est un matin apparue sur les hauteurs de la Salette à deux bergers qu'elle apostropha par ces mots :

« Cette année, les pommes de terre manqueront de fécule, les haricots ne seront pas mangeables, et les radis n'auront jamais été aussi indigestes. Cela tient à la perversion générale. Qu'on me bâtisse une chapelle ici même, et les asperges deviendront, instantanément grosses comme ma cuisse. »

Supposons qu'au lieu de la Sainte-Vierge ce fût Voltaire qui se fût montré aux deux bergers en question, et qu'il leur eût tenu ce langage :

« Toutes vos momeries et vos processions au profit du Denier de St-Pierre finiront par amener une conflagration générale, vos maisons seront détruites et les légumes pousseront d'autant moins qu'on ne sèmera plus que des boulets de canon. »

Admettons maintenant que les libres-penseurs, pour célébrer cette apparition, aient organisé des pèlerinages sur le modèle de ceux que les ultramontains exécutent en l'honneur de la miraculeuse descente de la Mère de Dieu sur la montagne de la Salette. Croyez-vous qu'on permettrait aux voltairiens ce qu'on permet aux catholiques, c'est-à-dire de parcourir les rues, bannières en tête, et en chantant, comme ils viennent de le faire à Liège, des cantiques belliqueux, où l'extermination des ennemis de leur idole serait ouvertement prêchée?

Ceux qui croient à l'apparition de la bonne Vierge auraient mauvaise grâce à nier celle de Voltaire. Du moment où

l'insurrection de Paris, la retraite du gouvernement et des troupes à Versailles, et l'ordre arrivé par le télégraphe de n'obéir qu'au gouvernement de M. Thiers.

Blanqui fut transféré aux prisons de Cahors le 20 mars. Là commença une cruelle séquestration qui devait se prolonger plus de huit mois et qui dura encore. Toute espèce de communication lui fut interdite avec le dehors. Il ne put ni donner de ses nouvelles à sa famille, ni en recevoir. Sa sœur fit en vain des démarches pour connaître l'état de sa santé. Il lui fut signifié qu'on n'informerait même pas de sa présence le prisonnier, qui dut se croire complètement abandonné de tous ses proches. Du reste, il était traité avec courtoisie, mais son isolement était absolu.

Le 17 mai, il lui fut permis de voir sa sœur, et lui croyait toucher à des heures moins tristes, lorsque, le 22, il fut soudainement enlevé de la prison, remis aux mains de cinq gendarmes, placé au milieu d'eux dans un wagon et dirigé vers le Nord. Il s'aperçut aussitôt que ses gardiens avaient pour consigne de cacher sa présence dans le train. Peine inutile. Les employés du chemin de fer avaient vu son incarcération dans le wagon, et la signalaient à l'arrivée dans chaque gare. Le prisonnier put ainsi recevoir, sur tout

les miracles sont incontestables, ils peuvent être de différentes qualités. Donnerait-on aux fidèles allant pèleriner à l'endroit où se serait montré le philosophe de Fernel des escadrons de cavalerie pour les protéger, toujours comme à Liège, contre les sifflets et les pommes cuites de la foule apostolique et romaine?

La seule protection accordée aux pèlerins serait celle de la prison la plus proche, où ils attendraient qu'on instruisit leur procès pour imposture, tapage nocturne et outrage à une religion reconnue par l'Etat. Les capucinades n'avaient jusqu'ici amené que la guerre civile. Elles poussent aujourd'hui à la guerre étrangère. MM. les prédicateurs croient à l'efficacité du sang des martyrs, sous la réserve, bien entendu, que ce sang ne sera pas le leur. Que la Prusse envahisse le moins du monde la Belgique, et vous verrez à quelle distance des hostilités iront s'agenouiller les jubileurs de 1875.

Mouvement ouvrier et nouvelles diverses.

Autriche.

Nous lisons dans le *Social Demokrat*, de Berlin, le récit de scènes qui se sont passées à Gratz en Autriche, et qui ont mis toute la presse en émoi. Don Alfonso, frère de Don Carlos, et sa femme Dona Blanca, ces « incendiaires », à qui il a été défendu de pénétrer dans l'Empire allemand, se trouvent actuellement à Gratz.

Le 27 avril Don Alfonso et sa femme, ainsi qu'ils avaient l'habitude de la faire tous les matins, s'étaient rendus à l'église Cathédrale, afin d'assister à la messe. Quelques étudiants postés non loin de là, guettaient leur passage.

Ils se rendirent à l'instant à l'université, et avertirent leurs condisciples de la présence de Don Alfonso à l'église. Un grand nombre d'étudiants se groupèrent devant la porte de l'église et aux environs. Ce rassemblement ne présentait pas d'abord, de caractère menaçant, et même il n'attira pas l'attention. L'université se trouve à proximité de la Cathédrale, et la présence des étudiants en cet endroit n'est pas chose surprenante.

Mais lorsque Don Alfonso, au bout d'une demi-heure, voulut sortir de l'église et apparut, ainsi que sa femme, au haut de l'escalier, qui de l'église mène à la place, les étudiants entourèrent toutes les portes et il s'éleva un tumulte indescriptible. Des coups de sifflet se firent

entendre, des cris assourdissants, un véritable charivari. On serra les rangs en se rapprochant de Don Alfonso et en criant : « Incendiaire! brigand! bourreau! à bas le bandit » et autres semblables. Dona Blanca fut également accablée d'injures, bref, les jeunes gens semblaient avoir perdu la tête, et toute tremblante, elle se cramponnait au bras de son mari, qui saluait la foule et essayait de se frayer un passage jusqu'à sa voiture. Mais il n'y parvint pas aisément. La voiture stationnait à vingt pas environ et les étudiants occupaient l'espace compris entre le couple et le carrosse; des centaines de curieux avaient grossi la foule, et augmenté le tumulte. Le cocher, de son côté, était dans l'impossibilité de secourir ses maîtres, car on l'avait obligé à descendre de son siège, et il était tombé auprès des chevaux.

Un vieillard à tête blanche parvint cependant à conduire Dona Blanca jusqu'à la voiture, ouvrit la portière et essaya d'y faire monter la dame; mais on menaçait de renverser l'équipage. Don Alfonso se trouvait entouré d'une foule compacte et recevait à brûle-pourpoint toutes les injures dont on le gratifiait. Trois quarts d'heures s'écoulèrent de la sorte, et on aurait difficilement pu prévoir l'issue de cette scène, si des agents de police ne fussent accourus.

Enfin après avoir réussi à regagner leur voiture, Don Alfonso et Dona Blanca furent suivis par la foule, qui continuait à pousser des cris.

Le soir les étudiants firent de nouvelles manifestations, et se rendirent en grand nombre à la villa de Don Alfonso, où des milliers de personnes les accompagnèrent. Le recteur magnifique tenta de les apaiser, mais ce fut en vain. La foule s'amusait en criant : « Chef de brigands! incendiaire! » et paraissait vouloir pénétrer dans la villa. La police intervint et le recteur, après de longues exhortations, fit faire volte face au cortège.

Le lendemain 28 avril, le tumulte recommença et prit des proportions si considérables, qu'on recourut à la force armée. Les hussards et un bataillon d'infanterie dispersèrent la foule; nombre de personnes furent blessées, d'autres arrêtées.

Nous comprenons aisément, dit en terminant le *Social Demokrat*, l'irritation du peuple contre ces charlistes, ces bandits. Mais nous trouvons très-plaisant

le parcours de sa pénible odyssee, les témoignages d'un compatissement presque unanime.

Mais à partir de Rennes les dispositions des curieux à son égard changèrent complètement.

Le convoi était attendu à toutes les gares par de nombreux rassemblements animés de passions haineuses. Tout ce monde avait été pévenu d'avance, contrepartie trop visible des soins minutieux, pris de Cahors à Rennes, pour cacher le passage d'un prisonnier politique. Entre Rennes et Guingamp, un attroupement d'une cinquantaine de paysans salua le train de cris prolongés de *Vive le roi!* en agitant en l'air les chapeaux.

À la station qui précède Guingamp, une foule nombreuse entourait le convoi avec des démonstrations menaçantes, des clamours, des outrages. Les gendarmes durent intervenir pour mettre un terme à ces violences. Un jeune homme s'approcha de Blanqui, qui, de la portière, contemplant ce tumulte, et après l'avoir considéré un instant, s'écria : « Tiens, il ressemble à Glais-Bizoin, mais il est encore plus canaille que lui! »

À onze heures du soir, on entra à Morlaix. Le froid était devenu très-vif. Une voiture conduisit la triste caravane au bas de la rivière de Morlaix.

que la presse « décente » de l'Allemagne considère toute cette affaire comme une victoire pour la civilisation.

Quelles clameurs pousseraient ces mêmes journaux, si les démonstrations hostiles, au lieu d'être faites par des étudiants « libéraux » contre un « ultramontain » chef de bande, l'eussent été par des travailleurs affamés contre des privilégiés inhumains.

Amérique.

La lutte du capital et du travail se continue en Pensylvanie dans les mines de charbon, et les autorités n'y voient pas d'autre remède que d'appeler les soldats pour régler le différend, c'est-à-dire de fusiller les ouvriers récalcitrants. Jusqu'ici les massacres ont été évités, mais la pression qu'exerce la présence des troupes en faveur des exploités est déjà un crime des gouvernants.

Il y a pourtant un moyen bien simple de régler avec justice la question pendante : les propriétaires des mines prétendent qu'ils ne peuvent pas vendre leur charbon, parce que la main-d'œuvre coûte trop cher. Qu'ils laissent alors exploiter cette richesse de la nature par les ouvriers eux-mêmes : si ceux-ci reconnaissent que c'est à cause de leur salaire élevé que le charbon est, selon le dire des patrons, trop cher, ils seront obligés de diminuer leurs prix.

Il nous semble à nous que cette solution serait beaucoup plus profitable à l'humanité que des coups de fusil ou même l'occupation militaire des districts miniers. C'est toujours contre le pauvre, contre le travailleur, contre le déshérité, le volé, que les soldats et les miliciens sont appelés. Avant de faire une pression autoritaire sur la masse des travailleurs, on devrait au moins, dans un pays républicain, écouter également les griefs de ceux-ci avant de protéger les quelques autres qui se sont emparés, au bout du compte, d'une richesse qui ne leur appartenait pas, qui ne peut leur appartenir. Nous nions le droit à un gouvernement de donner, concéder ou vendre une mine de charbon que la nature a créée pendant des siècles à notre profit sans le secours d'un exploitateur. Pourquoi donc ce qui nous a été donné gratis par notre mère, deviendrait-il l'apanage de quelques fainéants qui en tirent toute la crème pour ne laisser aux autres que le petit-lait? N'est-ce pas une infamie de voir dans un pays où on affirme l'égalité des citoyens, d'en voir fusillés pour avoir été frustrés de leur propriété par d'autres?

Non, les mines ne devraient appartenir à personne; elles devraient être travaillées au profit de tous. Tant que les Etats-Unis n'auront pas compris cette vérité, ils seront exposés à commettre cette énormité de punir les volés pour protéger les voleurs.

(Bulletin, de New-York).

Mouvement philosophique.

FORMULE D'UN TESTAMENT OLOGRAPHE ADOPTÉE PAR LA *Libre-Pensée* D'ANVERS, DANS SA SÉANCE DU 29 AVRIL 1875.

Je soussigné, en ma qualité de membre de la Société la *Libre-Pensée* (dans le négative, on omettra cette mention,) déclare vouloir être enterré par ses soins et aux conditions prescrites par ses statuts. Et afin qu'il en soit ainsi, je charge M... et en cas de précédés ou d'empêchement, le Président de la *Libre-Pensée*, d'exécuter et de faire exécuter ma volonté, nonobstant toute opposition qui ne résulterait pas d'une pièce écrite et signée de ma main, trois mois, au moins, avant ma mort, déclarant exhériter au profit de la Commune ou de toute la quotité disponible, ceux de mes héritiers qui feraient obstacle à l'enterrement.

En foi de quoi, agissant spontanément et librement, j'ai formulé la présente, en triple, daté et signé ce dernier, le tout de ma propre main, afin qu'un exemplaire m'en reste, le second étant délégué à M... lui-même et le troisième reposant aux archives de la Société de la *Libre-Pensée*.

Anvers, le... à... heures du... (matin ou du soir) en toutes lettres.

EXPLICATIONS.

La quotité disponible est la partie de votre fortune, dont la loi permet de disposer, au détriment de vos héritiers.

Vous pouvez disposer de la moitié de vos biens, si vous n'avez qu'un enfant, du tiers de vos biens si vous avez deux enfants, du quart si vous en avez trois ou un plus grand nombre.

Si vous n'avez pas d'enfants, mais que vos parents vivent encore, ou seulement l'un d'eux, vous ne pouvez disposer que de la moitié de votre avoir.

Si vous êtes orphelin sans enfants, vous pouvez disposer de la totalité de votre avoir; par conséquent, si vous êtes marié, sans enfants, et que vous disposiez de la quotité disponible, votre femme n'aura rien de votre avoir, elle ne retirera de la succession que la part de la communauté que lui reconnaît son contrat de mariage ou la moitié de la communauté, si elle est mariée sans contrat. Le surplus, c'est-à-dire, la part du mari et son avoir personnel, appartiendra en totalité à la personne ou à l'institution en faveur de laquelle le legs de la quotité disponible aura été fait.

D'où il résulte qu'en disposant de la quotité disponible, on doit désigner le bénéficiaire du legs et avoir soin de ne désigner qu'une personne ou une institution capable de recevoir. La Commune, le Bureau de bienfaisance, l'Administration des hospices sont capables de recevoir; toutes les sociétés privées sont incapables. Mais si l'on désigne une personne, on peut la charger de réaliser certains vœux.

Le testament olographe doit être écrit, daté et signé de la main du testateur; aucune forme n'est prescrite; il peut être rédigé en un ou plusieurs exemplaires.

Le testament ne peut être révoqué que par un autre testament exprimant la volonté formelle d'annuler le précédent.

Correspondance.

Liège, le 10 mai 1875.

Citoyens-Rédacteurs,

Vous avez sans doute entendu parler des nombreuses arrestations opérées lors de la promenade des vieux chiffons de St-Nicolas le jeudi jour de l'Ascension, et bien je suis du nombre, et peut-être le premier qui fut arrêté rue de la Régence; tous les journaux bourgeois en ont parlé, du reste, et s'ils ne l'avaient fait en relatant les faits tels qu'ils se sont passés, l'on pourrait encore dire que ce que je vais mettre sous les yeux de vos lecteurs sont des mensonges.

Lorsque la procession sortit de St-Denis, je m'arrêtai au coin de la rue de la Régence en regardant les physionomies des pèlerinards, physionomies qui m'inspirent un sentiment de mépris, car j'y ai vu là de ces hommes et de ces femmes hypocrites dont le clergé seul ne répugne pas de s'en faire des instruments. Mon esprit était aussi occupé du triste rôle qu'on fait jouer à cette bande d'ignorants; bref il me prit envie de sortir un sifflet qu'une main inconnue m'avait donné, comme elle en donnait à tous ceux qui en voulaient; j'ai soufflé dans cet instrument, mais, hélas, pour mon malheur, car aussitôt un individu, qu'on m'a dit être un policier en bourgeois, me prit au collet et, en moins d'une minute, une nuée d'agents de police s'abattit sur moi; ils m'en-

traînèrent, ces polissons, de la même façon qu'on entraîne une bête féroce, et deux mille personnes en furent témoins.

Citoyens-Rédacteurs, je métais bien promis de ne jamais avoir de démêlé avec nos policiers, connaissant leurs procédés, qui sont dignes des lâches goujas du bas Empire.

Mais qui donc aurait pu supposer être entraîné au bureau de permanence, les menottes serrées aux poings de façon à en faire jaillir le sang, et ce pour un coup de sifflet, alors que les pèlerinards priaient à haute voix, chantaient et faisaient un vacarme épouvantable avec un fanfare d'occasion. J'ai reconnu dans leurs rangs des individus qui ont été, eux, à la permanence pour autre chose que pour un coup de sifflet; j'en ai vu que les archives judiciaires connaissent mieux que moi encore, mais M. Piercot avait donné ordre de les protéger, ceux-là, et, en fin de compte, leurs curés ne les ont-ils pas absouts de leurs méfaits.

Citoyens, j'ai oui dire que d'autres que moi ont subi le même sort; il s'en trouve même dans le nombre qui se proposent de faire payer cher aux policiers les ignobles attentats commis à nos libertés de contre-manifestation, qui fût restée paisible, si notre digne police n'avait pas crapuleusement provoqué les tumultes par ses arrestations brutales. Moi, Citoyens, je n'ai pas les moyens, étant ouvrier, d'intenter une action civile, je ne puis que me servir des colonnes de votre journal pour protester contre l'acte arbitraire dont je fus victime, en attendant avec vous le jour de la vengeance populaire.

Salut et révolution sociale.

G. W.

Erratum.

Une erreur typographique s'est glissée dans notre dernier n°. Il faut lire à la 2^e page, 4^e colonne, 6^e ligne, *cesser* et non pas *accepter*.

Notes de la Rédaction.

Pour répondre aux contradictions que nous recevons parfois sur les opinions émises dans des articles ou correspondances, nous informons nos contradicteurs que les colonnes du journal sont toujours à la disposition de la discussion franche et loyale.

Nous avons reçu du citoyen Bellière, le *Voyage de Circumnavigation*, en trois volumes; cet ouvrage est orné de belles gravures représentant divers épisodes des persécutions versaillaises, ainsi que le portrait de Jourde et de Rochefort. On peut se le procurer au bureau du journal au prix de 1 franc le volume.

Nous avons également reçu du citoyen Rocher les brochures suivantes :

La vie du citoyen Jésus-Christ. — *Les crimes des Papes.* — *Messieurs les Capitulars et les Communards.* — *Plus de bon Dieu ni de mauvais Diable.* — *Les crimes des princes d'Orléans.* — *Les prisons en France.* — *La passion de Notre-Seigneur Mac-Mahon.* — *Les amours du Schah de France et de sa Schate.* — *Le prince Vélocipède.* — *Les crimes des Rois et Empereurs de France.* — *L'eunuque de Froshdorff, ou le Roi Jésuite.* — *Qu'est-ce que le travailleur?* RIEN. *Que doit-il être?* TOUT.

Nous recommandons à nos lecteurs ces brochures, qui sont en vente au bureau du journal au prix de 50 centimes. Une forte réduction sera faite aux membres des Sections de l'Internationale et des Sociétés de Libre-Pensée.

Petite correspondance.

Reçu de M. F., à Haine-Saint-Paul (Jolimont), la somme de 56 fr. 36 c. pour

numéros vendus. Prière de nous renvoyer ceux non vendus.

Au journal *Il Povero*. — Votre long silence nous inquiète, veuillez nous répondre le plus tôt possible.

B. peut clôturer le compte de T., à Londres.

Communications et Annonces.

Fédération Liégeoise.

Dimanche 16 mai, à midi, assemblée extraordinaire, au local, rue de la Madeleine, 3, au premier.

Ordre du jour :

Question administrative.

A 8 heures.

Soirée de Chants démocratiques.

Section Liégeoise.

Lundi 17 mai 1875, à 8 heures du soir, séance, au local ordinaire.

Ordre du jour :

1^o Question urgente.

2^o Paiement des cotisations.

Les membres de la Section sont priés de retirer leurs cartes-quitance ou à défaut de quoi il ne pourrait plus assister aux séances sans être porteurs de leurs cartes en règle à dater du 1^{er} juin prochain, par suite d'une décision prise dans la séance du 10 mai prochain.

En vente au bureau du journal :

LE PORTRAIT CHROMO-LITHOGRAPHIE

DE VARLIN.

PRIX : 60 CENTIMES.

Ouvrages en vente au bureau du Journal :

Les Bases de la Morale, par le citoyen BRIPON; brochure in-32. 0,25.

Pour favoriser la propagande, nous livrons cette brochure, pour les libraires, les sections de l'Internationale et de la Libre-Pensée, au prix de 13 centimes.

Le Congrès de Genève de 1873. 0,75.

Le Suffrage universel, ou le Problème de la Souveraineté populaire, par L. BROUSSE. 0,80.

Les Services publics, rapport présenté par la Section bruxelloise au Congrès de Bruxelles de 1874. 0,35.

La Comptabilité, par A. BEAUCHERY, volume suivi d'une brochure intitulée : *Critique de la Révolution dans la Comptabilité*, par CRAPET. Les deux ouvrages, 1,25.

Un voyage de Circumnavigation.

Cet ouvrage vient de paraître; nous pouvons donc satisfaire aux demandes qui nous seront faites.

Ouvrage recommandé : *Esquisse historique*, étude populaire sur les principales époques de l'histoire de l'humanité. La première série coûte 1 franc et comprend les chapitres suivants :

1. Origine de l'homme. — 2. Les premières civilisations. — 3. La Grèce. — 4. Rome. — 5. Le christianisme.

On peut souscrire à cet ouvrage chez le citoyen Verrycken, Avenue de la Porte de Hall, 34, à Bruxelles.

Adresser les demandes franco avec le montant du volume en mandat ou timbres-poste.

Nous possédons une seule collection complète de *l'Ami du Peuple*, que nous mettons en vente au prix de 25 francs.

Librairie VUILMET.

PÈRE ET FILS,

RUE DU VIADUC, 62, A IXELLES.

Ouvrages nouveaux et en cours de publication : Arts, sciences, histoire, romans, philosophie et politique, à terme ou escompte de 10 p. c.

Liège, RICHARD MATRU, éditeur, rue des Brasseurs, 1.